

LE DÉSERT

LE VENT SE DÉPLACE DANS L'AVENUE. Il projette du sable ocre sous les véhicules arrêtés, dans les fissures du bitume, dans la cerclure des arbres, dans les rideaux des vitrines qui ne remonteront pas. Une tempête de sable défait sans douceur ce que la lune avait calmement mis en place et rendu observable. Tout est bientôt recouvert, uniforme et indistinct. À partir de maintenant, la ville ne dira plus son nom. Désormais, qui foulera le sol foulera la roche, et aura la pâte molle dans la bouche de celui qui a dormi au désert.

Parfois le vent redouble de force et crée des accidents dans les coins. Il fait chanter les gouttières comme des flûtes, et les bouches de métro vides sont un orgue d'église pour lui. Parfois il chante comme chantent les loups au désespoir, et les chiens qui sont des anges et n'ont pas l'art de pleurer.

Les lumières bleues intermittentes des cantines et des petits hôtels à putes n'ont qu'à bien se tenir au

croisement lointain, il s'en faudra de peu, tout à l'heure, pour qu'ils disparaissent, comme le reste, sous la couche de sable énervé.

Tout à l'heure, la population de la ville n'aura plus son nom. On dira roche, caillasses, on dira les couleurs et l'épaisseur de ce qui a recouvert. On dira l'odeur des chevaux morts au combat. L'horreur des fils morts au combat. On dira : « J'ai perdu mon nom contre rien qui en valait le tourment et j'ai tapi l'amour dans un endroit secret. »

Le vent arrache le premier verrou, se glisse comme un malfrat dans l'escalier, défonce l'appartement au bélier, premier étage, sans ascenseur. Aucune des portes ne se referme. Tout reste ouvert, instable, dangereux et prêt à basculer. Tout reste dans l'éclairage brouillé de la nuit.

LE SERMENT

LE VENT DÉSIGNE UN HOMME. J'entends son nom. Je dis : « Oui, c'est cela. » Je le fais entrer sans question. Ceux que l'on fait entrer, on les reconnaît, on dit : « Oui, c'est bon. C'est de nouveau bon. Cela ressemble à un poème que j'ai appris avant de naître. »

Je dépose en gage cette première phrase. « J'aime comment tu te nommes, Achille. Ton nom me fait déjà pleurer, car c'est une épitaphe. »

Je commence par l'aimer en surnombre, avec toute son armée. J'aime ce qui le nomme le plus. Je l'aime à l'os, et à l'origine si possible. Je l'aimerai jusqu'au moment de sa mort annoncée. Je l'aimerai par ses cheveux, je le traînerai comme il traîna son ami sur le sol. Je l'aimerai depuis là où les chevaux dorment au sol, et tu y dormiras finalement, achevant avec eux le soupir d'un même ventre. Tu y dormiras après la guerre, en purgeant le combat de tes muscles, et je serai là, debout, à dire ton prénom dans le vent sablé,

toujours à compter ta largesse, ton infinie mesure, ton décor décousu. Je t'aimerai en pleurant sur ton talon troué. Je t'aimerai en pleurant sur ton genou rendant l'âme. Sur tes larmes, sur ta tente, sur ta blondeur et ton immortalité. Je t'aimerai depuis ton prénom, jusqu'à ton prénom, en boucle serrée, en nœud fait à la gorge. Je t'aimerai tellement que je peux commencer par là.

Achille est bientôt dans mon salon.

SA MÈRE, LE FLEUVE

THÉTIS EST GROSSE, sa tunique laisse échapper deux seins, ceux d'une jeune fille. Elle est abandonnée sur la berge du fleuve, la tunique sert aussi de drap. Ses cheveux sont coiffés en couronne blonde ébouriffée. Ses épaules, nues larges potelées. Elle a un tout petit visage de tout petit prince. Derrière elle, dans le décor, la roche est haute, le ciel dessiné selon des trames d'impression mauvaises, grises et blanches. Pixels. Dans les hauteurs de la roche, il y a un trou, une sorte d'anneau formé, je mets mon doigt dans l'image. Dans les hauteurs de la roche, toujours, des buissons, épais mais bas en taille, culminent. Dans quoi plongent leurs racines ? La roche est rouge quand c'est le jour, et grise la nuit.

Thétis est éclairée par une femme qui tient une torche de la main gauche. La flamme est aussi longue et belle et chevelue que la coiffure de Thétis est garçonne. Celle qui tient la torche se protège de la lumière de la main droite, si bien qu'un cercle sombre prend toute

une partie de son visage. Elle sourit, elle est très paisible, cette jeune femme, Thétis l'est tout autant, du reste, et les deux ont la tête penchée, signant l'empathie qu'elles ont, sinon l'une pour l'autre, du moins l'une et l'autre pour ce qu'elles sont en train de faire.

Elles sont calmes, n'enfreignent pas de règle. Elles sont au bord du fleuve. De l'eau du Styx surgissent des plantes qui ont sensiblement la même allure que les cheveux de la mère, à ce point qu'on les dirait faits de la même herbe. La jeune fille qui éclaire porte deux nœuds dans son tissu, ils lui font l'air plus habillé que Thétis elle-même, à l'abandon. Le premier enserre la taille très haut, juste sous la poitrine. Le second fait plisser le tissu au niveau des hanches et le fait retomber avec mille plis. Le tissu recouvre aussi une partie de ses cheveux sans qu'il s'agisse exactement d'un voile. Étrangement, alors que la scène tout entière semble soustraite à l'air, ce morceau de voile, et la flamme de la torche que tient celle qui éclaire, paraissent agités d'un léger courant d'air. Seul petit désordre.

Thétis tient Achille par la jambe. Je zoome. Thétis tient précisément Achille au niveau de la cheville. La tête de l'enfant est entièrement plongée dans l'eau. Son torse aussi. L'eau lui arrive à la taille, mais à l'envers. Ma peur pour lui arrive trop tard. Il secoue ses cuisses

et ses mollets. Je ne vois plus son visage. C'est un nouveau-né, mais une force inouïe agite ses mouvements. Les deux femmes ont un sourire doux, elles ne pensent pas mal faire. Elles baignent Achille dans le fleuve. *Invulnérable tu seras, mon fils. Puissant et pareil aux dieux.* Thétis ne peut pas lâcher Achille. Elle le baigne au plus profond et le maintient de toutes ses forces par la cheville, qui baigne, elle aussi, le talon reste dehors.

Ce fleuve, c'est le fleuve de l'enfer. Je regarde Achille dans mon salon. Il revient de l'enfer. Sa mère, grosse et inoffensive, l'y plongea et l'en sortit en formulant ceci : *Invulnérable tu seras, mon fils.* Oubliant le talon, et dictant le destin au bord de l'eau, éclairée par une torche et une amie bienveillante :

Tu n'auras peur de rien.

Je regarde Achille, la surbrillance de ses yeux dialogue avec son bouclier. Je pense à l'oracle qui dit le réel avant le réel, et qui, comme toute parole de destinée, est une vulgarité. Sa mère formula une promesse physique qu'il fut tenu de tenir. Pas celle de la force, celle de l'extrême vulnérabilité que ni elle ni la servante ne savaient lui accoler cette nuit-là. Il fut condamné à tenir la promesse de son extrême vulnérabilité, et ne la connaissait pas.

J'éprouve une tendresse et de la haine pour Thétis et sa servante. Une tendresse et de la haine pour ce bain. Je crois en leur innocence. Je crois aussi en leur ignoble calcul.

« Achille, viens dans mes draps », dis-je. « Bras », je bafouille. « Allez. L'eau n'est plus très claire, tu vois déjà où nous en sommes. Tu choisis bien ton moment, tiens. J'éteins l'ordinateur. Entre. »

ACHILLE EST LÀ

LE VENT A POUSSÉ DANS LA VILLE comme une plante. Installé une nuit plus noire et suspicieuse que la nuit de l'enfer. Le vent a déplacé dans la ville ce qui encombrait et empêchait le récit de venir. J'entends Achille qui passe la porte. J'allume une lampe.

« Assieds-toi, tu reviens de loin. » Je pense qu'il voit cette créature sculptée dans le bois que je garde toujours près de la fenêtre, sous les voilages. Ses yeux se posent un peu partout. Il ne dit rien. Il tient le silence. Le premier qui parle aura... Le premier qui parle meurt dans l'autre.

Je parle.

« Salut Achille.

– Salut Marie. »

Il est sur les rotules, marqué par les siècles. Il porte cette blondeur qu'on lui connaît, un casque coiffé sa tête. Pour ne pas voir son ridicule, je tourne les yeux. Un rien me décourage. Un rien m'arme de nouveau. Je sers un thé brûlant.